

Une bonne vieille histoire : que chacun croit connaître et que tous liront avec plaisir : [suite]

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **11 (1873)**

Heft 20

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-182303>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Kè fa-t-on dei villhe lene? que fait-on des vieilles lunes? demandait une femme des Ormonts au maître d'école. — *On lè copé per bokon por ein fèrè dai z'étaile*: on les coupe par morceaux pour faire des étoiles, lui fut-il répondu.

LIOPA. — Non d'amitié donné aux vaches pour les appeler ou pour les flatter. *Lioba por aria*, c'est-à-dire: venez pour qu'on vous traie. — En langue albanaise *liopa* signifie vache.

LOU, article pluriel. Les. — *Faut te bouta l'infan avoué lou z'herbè*; faut-il faire cuire l'enfant avec les herbes? demandait un homme des Ormonts à M. le doyen Decoppet qui lui avait conseillé un bain d'herbages pour son fils rachitique.

MAI. — Mois de Mai. — C'est aussi le sapin que les garçons d'un village plantent le premier jour de mai, devant la porte des filles à marier, si elles sont d'une vertu non-suspecte. Jamais on n'en plante devant la maison d'une fille déshonorée; et c'est une honte publique que de n'en point avoir, quand les autres filles du voisinage en ont. Une ancienne chanson dit:

Per on deceindo né,
Le m'a prai fantasia
D'alla plliauta on mai
A la pouert' à ma mia

Par un samedi soir, il m'a pris fantaisie d'aller planter un mai à la porte de ma mie.

MATOKKA. — Fille nigaude, gauche, lourde, disgracieuse.

MEDJANO. — Sobriquet que les gens de Vallorbes donnent à ceux de Ballaigue, pour avoir mangé la chair d'un âne tué par Mimard, pasteur de Vallorbes, qui le prit pour une biche.

MÔNET (avec un *n* et un circonflexe sur l'*o*, s'il vous plaît). — Saleté, immondices, ordure, mauvaise herbe dans un jardin. On dit proverbialement en parlant du terrain: *To mônet fa grasset*, tout ce qui est sale engraisse.

PAPEGAI. — Perroquet, oiseau de bois peint en vert pour servir de but au tir de l'arquebuse. Il était placé sur un mât très élevé. C'était aussi le nom d'un tir public dans plusieurs villes et communes vaudoises. Celui qui abattait l'oiseau vert jouissait pendant un an de grandes immunités, telles que l'exemption des péages, des lods, etc. On l'appelait le roi de l'oiseau. Cette fête datait du temps de la maison de Savoie, qui donnait, et le plus souvent vendait à diverses communes de la baronnerie de Vaud le droit de *papegai*, avec les privilèges y attachés.

UNE BONNE VIEILLE HISTOIRE

QUE CHACUN CROIT CONNAÎTRE ET QUE TOUS LIRONT AVEC PLAISIR.

II

Les deux années d'une absence que le baron avait jugé nécessaire, s'écoulèrent pour Othon dans l'ivresse des plaisirs et de la gloire, mais Catherine les donna entièrement à l'amour. Toujours occupée de Grandson, l'idée de ce jeune héros remplissait son âme; elle seule donnait un prix aux éloges dont on récompensait ses progrès. En voyant approcher l'époque de son retour, son cœur palpait d'espérance. Elle comptait déjà les instants lorsque son père lui présenta

un seigneur vaudois, voisin et parent de l'époux auquel elle était destinée.

Doué des mêmes avantages que Grandson, plus jeune et peut-être plus beau, Gérard d'Estavayer (c'est le nom de ce seigneur) était loin de faire la même impression. Je ne sais quoi de brusque et d'altier dans le geste, le maintien, le son de la voix annonçaient la violence de ses passions. Il n'avait ni l'abandon, ni la gaieté de son âge; les égards les plus simples paraissaient étudiés; avec les plus beaux yeux du monde, son regard était dur, et le sourire habituel qui servait de masque à sa physionomie, inspirait une sorte de crainte. Mais cette première impression s'effaçait bientôt. Gérard, quand il le voulait, savait revêtir des formes moins repoussantes; et quand on cherchait à se rendre compte de l'éloignement qu'il avait d'abord inspiré, on le condamnait comme une prévention injuste inexplicable. Gérard n'était point aimable, sans doute, mais on le croyait vertueux, on le jugeait intéressant, solide; c'était, disait-on, un homme mûr à 20 ans. Sa réputation de sagesse s'était faite à cet âge: il est vrai qu'elle s'était négativement composée de tous les vices qu'on ne lui connaissait pas; de tous les travers dont il paraissait exempt; de toutes les fautes qu'il n'avait point commises; et sa profonde dissimulation soutenait à merveille le roman de cette réputation précoce. On ne lui connaissait ni amis ni ennemis.

Tel était Gérard, qui paraissait alors digne du nom illustre d'Estavayer. La mort d'un père généreux autant que magnifique venait de le mettre en possession de sa fortune qu'il trouva fort dérangée; la plupart des terres étaient grevées de charges dont il ne s'était point douté.

Ce fut le soin de mettre ordre dans ses affaires qui le conduisit à Belp; au moins le prétexte fut-il l'emprunt d'une somme considérable destinée à l'affranchir de plusieurs créanciers importuns; mais l'espoir de captiver le baron et d'obtenir la main de sa fille eut peut-être encore plus de part dans ce voyage.

Malheureusement le baron présenta Gérard à sa fille comme le parent d'Othon; et cette pudeur virginale que réveille le nom seul de l'objet aimé, colore son teint d'un éclat subit. Ses beaux yeux bleus se baissent involontairement sous leurs longues paupières brunes, puis s'arrêtent avec complaisance sur l'étranger. Un doux sourire, une politesse affectueuse, tout contribue à l'abuser. Enivré, Gérard se livre à l'espoir de plaire, au charme d'aimer, et son unique souci est de chercher quelque prétexte pour prolonger son séjour à Belp.* Rien de mieux pour cela qu'une indisposition soudaine: ce moyen lui réussit à merveille; et l'intérêt qu'on prend à lui le confirme dans son erreur. Aussi lorsque le baron, suivi de sa fille, vient le lendemain s'informer de la santé de son hôte, le prétendu malade ne trouve aucune expression pour témoigner ce qu'il éprouve. Ses yeux parlent seuls. Catherine entendrait leur langage si son cœur, rempli de Grandson, pouvait soupçonner un autre amour que le sien; mais tout ce qui paraît extraordinaire dans ses regards est attribué à la fièvre, et l'on redouble d'intérêt en raison de ce qu'on le croit plus malade.

Après quelques jours, jugeant Gérard convalescent, on lui permet de respirer le grand air, on l'admet dans la société. Soit intérêt, soit politesse, Catherine lui adresse plusieurs questions sur la localité qu'il habite, et ce genre de curiosité paraît flatteur au Vaudois. Elle veut savoir si les rives du lac de Neuchâtel sont préférables à celles de l'Aar; elle va jusqu'à lui demander quelle est la distance du château d'Estavayer à celui de Grandson, et si ce dernier peut être aperçu de sa demeure.

En voyant Catherine s'intéresser aussi vivement à lui, Gérard perd le peu de raison qu'il conserve encore; et dans une âme comme la sienné, l'amour doit être une passion effrénée. Oui, dans cette âme brûlante, l'amour sera un volcan avec ses subites explosions, ses commotions épouvantables. Malheur à l'objet d'une passion aussi terrible; malheur à toi, fille charmante.... Mais tu n'aperçois point encore les nuages dont se charge ton horizon.

* Village du canton de Berne, situé sur les bords de l'Aar.

Dans l'enchantement d'un de ses entretiens avec Catherine, Estavayer est prêt à laisser échapper le secret de son cœur, lorsqu'il découvre sur le chemin un chevalier de grande apparence, suivi d'un écuyer et d'un chien. Enveloppés d'un nuage de poussière, ils semblent voler; bientôt ils sont à portée de la vue. Catherine s'avance sur le balcon pour voir de plus près; mais qu'on imagine l'émotion de la jeune beauté, lorsque ce chevalier qui la reconnaît se baisse jusqu'à l'arçon de la selle pour saluer. Ses forces paraissent tout à coup l'abandonner; elle pâlit, elle rougit; son cœur bat avec violence. « C'est lui...! » s'écrie-t-elle.

Gérard tombe subitement de la félicité dans l'abîme du désespoir, et pour cacher l'humiliation qui l'atterrit et la rage qui le dévore, il disparaît sans être aperçu. Cependant le baron averti de l'arrivée de son gendre, va le recevoir à la porte du château et le conduit auprès de sa fille. Bientôt le chevalier partage l'émotion de Catherine et ce doux embarras inséparable des premières atteintes de l'amour. Catherine rougit; Othon soupire. Enfin, celui-ci rappelle le premier ses idées, et s'inclinant devant sa charmante future, il lui présente la précieuse chaîne qu'il reçut de la main de Marguerite lorsqu'il fut couronné au tournoi de Dijon. Catherine brillante de joie lui offrit en retour un anneau portant deux mains enlacées. Othon le baisa, le mit au second doigt de la main gauche, et s'inclinant devant Catherine, jura de ne s'en départir qu'à la mort.

L'habitude que Gérard avait de dissimuler le tira d'embarras; mais on peut juger quelle répugnance il eut à vaincre pour embrasser son rival avec l'apparence de la joie, et lui demander quelle affaire le ramenait dans son pays après une absence de deux ans. Le baron lui fit alors part de ses engagements envers Grandson pour le mariage de sa fille. — Peu de jours après, le sire d'Estavayer partit, la rage dans le cœur, en méditant les plus sinistres projets.

(A suivre.)

Avis aux demoiselles à marier. — Il existe dans l'Inde tout un district, celui de *Guzerat*, où il y a une disette complète de femmes. Les hommes y demandent, à cor et à cris, à se marier. La *Gazette de Bombay* plaide vivement la cause de ces célibataires malgré eux, et intervient auprès de la Compagnie des Indes pour lui rappeler que son devoir est de se préoccuper du bien-être des populations de ce pays, et qu'il est évident qu'une province entière, privée de femmes, n'est pas dans la condition normale qu'elle doit désirer. En conséquence, la compagnie est invitée à remédier au plus tôt à ce *desideratum*.

Hélas! il en sera toujours ainsi sur notre pauvre terre, que les uns ont trop et les autres pas assez!...

Un maître ferblantier de Lausanne se rendait au village de *** pour y traiter une entreprise. En chemin, il rencontre une de ses connaissances de l'endroit et lui demande :

— Dites-moi un peu, mon ami, quel homme est votre syndic? J'ai affaire avec lui aujourd'hui.

— Notre syndic, répond l'autre, est le plus grand coquin que la terre puisse porter; il veut du mal à tout le monde et m'a déjà fait mettre à l'amende deux fois.

Le ferblantier continue son chemin. Arrivé au village, il adresse à l'aubergiste la même question. Celui-ci répond en haussant les épaules :

— C'est un mauvais drôle; tout le monde ici le déteste.

Enfin, maître X. s'en va chez le syndic lui-même et trouve un homme honnête et loyal, avec qui son affaire est bientôt terminée. Et, réfléchissant aux appréciations des gens du village, il ne peut s'empêcher de lui demander :

— Qu'est-ce que votre emploi vous rapporte, monsieur le syndic?

— Pas autre chose que l'honneur, répond le brave homme.

Trois riches propriétaires des montagnes de Neuchâtel, qui avaient fait leur fortune dans l'industrie horlogère, coulaient depuis plusieurs années une vie douce. Ils buvaient bien, mangeaient de même et faisaient, le soir, la partie de piquet; telle était leur existence. — Ces messieurs, qui se préoccupaient fort peu de ce qui se passait en dehors des montagnes qui les virent naître, résolurent cependant un jour de visiter Paris, dont on leur avait dit tant de merveilles.

L'un s'appelait Courvoisier.

L'autre Boudry.

Le troisième Coulon.

Quoique riches, ils prirent chacun un billet de seconde classe et partirent. Ils trouvèrent le voyage long, très long, et arrivèrent à Paris dans la soirée, vers onze heures ou minuit.

Courvoisier, éreinté, proposa à Boudry, qui était sur les dents, et à Coulon, qui dormait debout, de ne point courir à la recherche d'un hôtel et de coucher dans la première auberge qui s'offrirait à eux en face de la gare.

Avant de se coucher, tous furent d'accord pour dire que Paris leur paraissait monotone et sombre.

A cinq heures du matin, Boudry, que le bruit étourdissant des voitures avait réveillé, se lève, va droit au lit de Courvoisier et lui dit :

— Est-ce que tu t'amuses, toi, à Paris?

— Moi! je m'embête à mourir.

— Allons-nous-en, dit Coulon en se frottant les yeux.

— Partons.

Et ils reprirent le chemin de fer.

Deux jours après ils rentraient dans leur village, où ils résumaient ainsi leurs impressions de voyage :

— Quelque chose de propre que leur Paris!...

C'était au théâtre de Genève. — Un artiste français, dont l'aplomb égalait la nullité, jouait *Tartuffe*. On le siffle.

A peine rentré dans la coulisse, il fait un geste d'indignation et s'écrie :

— Il faut venir à Genève pour voir ces choses-là; c'est la première fois que j'entends siffler... Molière!

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE.